

# À QUOI BON LIRE DES ROMANS ?



C'est la rentrée, des centaines de fictions arrivent sur les tables des libraires. L'intérêt que suscite ce genre littéraire n'a pourtant rien d'évident. Pourquoi lire des histoires fabriquées de toutes pièces ? Quel pouvoir possèdent les romans, qui ne prétendent ni à la vérité ni à l'objectivité, mais créent un monde plus vrai et plus fort que le réel ? Quinze écrivains du monde entier, rencontrés en juin aux Assises internationales du roman à Lyon, expliquent ce mystère. PAR ALEXANDRE LACROIX

# À

16 ans, se souvient l'Irlandais Robert McLiam Wilson, j'ai renoncé à entrer dans l'armée.

*Pourquoi ? Parce que je lisais Guerre et Paix, et Tolstoï m'a convaincu qu'il valait mieux prendre la fuite que les armes. Vous vous rendez compte ? Ma vie a changé à cause d'un Russe mort depuis presque un siècle !* » Un exemple qui montre que la lecture des romans a parfois un impact non négligeable. Est-ce là un cas exceptionnel ? Sans aucun doute. Tous les romans que nous lisons sont loin de modifier notre existence. Dans ces conditions, pourquoi les lire ?

La première réponse qui vient à l'esprit est qu'on lit des romans pour

passer un bon moment, pour s'évader. Cependant, dans la société des loisirs, avec les multiples tentations mises à la disposition du consommateur contemporain, l'omniprésence des médias et d'Internet, la lecture est loin d'être le passe-temps le plus facile ou le plus excitant. « Quand j'étais adolescente, dans les années 1970 en Chine, explique la romancière chinoise Ying Chen, qui réside aujourd'hui à Vancouver et écrit en français, lire un roman pouvait encore être un divertissement, puisqu'il y avait peu d'alternatives. De nos jours, la littérature a perdu sa place privilégiée en tant que moyen de divertissement. Le monde ...



Née en 1959 à Châteauroux, elle a publié une douzaine de romans, dans une veine principalement autobiographique, avec un souci de sincérité qui a souvent fait scandale, notamment **Rendez-vous** (Flammarion), **Pourquoi le Brésil ?** (Livres de Poche), **L'Inceste** (Livres de Poche), **Sujet Angot** (Pocket), **Les Autres** (Pocket).



Né en 1935 en Afrique du Sud, il a étudié en France et traduit Albert Camus. Il appartient, avec Nadine Gordimer, à une génération d'écrivains engagés contre l'apartheid. Parmi ses œuvres traduites en français : **L'Amour et l'Oubli** (Actes Sud), **L'Insecte missionnaire** (Actes Sud), **Une saison blanche et sèche** (Livres de Poche).



■■■ contemporain en offre de beaucoup plus rapides. J'ai même entendu un écrivain s'exclamer : "Un roman dont la lecture prend 64 heures ? C'est presque un meurtre !" » D'ailleurs, les romans ne sont pas toujours agréables à lire. Ils peuvent être longs, ennuyeux, dérangeants. Ils peuvent nous communiquer des émotions pénibles – tristesse, mélancolie ou malaise. Ce serait même une de leurs principales qualités, selon le Britannique Tobias Hill : « Matisse pensait que l'art devait être comme un bon fauteuil, dans lequel se reposer de la fatigue physique. Je suis en désaccord : pour moi l'art doit être un bon fauteuil, mais avec des aiguilles pointues cachées juste sous les coussins. »

Une autre réponse fréquente est que nous lisons des romans pour apprendre. De fait, certaines fictions nous renseignent sur le cours du monde ou sur la psychologie humaine. Cependant, en tant que vecteur de savoir, le genre romanesque n'a aucune prérogative : les essais d'histoire, de sociologie ou de psychanalyse contiennent davantage d'informations. « Les gens qui veulent toujours apprendre quelque chose ne comprennent pas l'intérêt de la littérature, explique Christine Angot. Qui veut apprendre, toujours rentabiliser son temps, n'y trouve pas grand-chose. Quand vous lisez un roman, il n'y a pas de plus-value. »

Nous voici donc bel et bien devant un paradoxe. Si les romans ne sont pas follement distrayants et qu'on n'y apprend pas grand-chose, quel intérêt leur trouvons-nous ? Un

commencement d'explication se trouve dans la fonction télépathique de l'art romanesque. « Le roman donne la possibilité de voir à l'intérieur d'une autre tête que la vôtre, poursuit Christine Angot. Il n'y a rien d'autre qui permette ça. Ce qui se passe dans la tête même de la personne la plus chère que vous ayez est inaccessible, de manière irréductible. La pensée de l'autre vous est scellée, cachée, et tant mieux, car vous n'avez pas le droit de savoir ce qui s'y passe. Le roman permet cette opération

## Expérience télépathique, la lecture de romans abroge les limites qui contiennent l'individualité de chacun. La frontière entre l'auteur et le lecteur s'abolit.

magique : vous pouvez voir comment c'est dans la tête de celui qui a écrit et vous vous apercevez à ce moment-là qu'on n'est pas des étrangers les uns pour les autres, comme on en a l'impression dans la vie sociale. » Plus proche du roman social à la Dickens que de l'autofiction telle que la pratique Christine Angot, Robert McLiam Wilson n'en fait pas moins un constat similaire : « La seule chose que les romanciers puissent faire est d'expliquer quel effet cela fait de d'être eux. La lecture d'un roman, c'est un moment d'altérité. » Ce que confirme la romancière allemande Gila Lustiger : « Il y a une citation d'Euripide qui résume bien cela : "Prends mes yeux." La littérature

permet de voir le monde à travers les yeux de quelqu'un d'autre, c'est-à-dire avec l'expérience, l'histoire, la présence physique et même le poids d'un autre. »

Expérience télépathique, la lecture de romans abroge ainsi les limites qui contiennent l'individualité de chacun. Elle crée une telle proximité que la frontière entre l'auteur et le lecteur s'abolit. « Au fil de la lecture, le lecteur devient activement l'écrivain, soutient Colum McCann, un autre Irlandais, vivant et travaillant

à New York. La plus grande dignité que l'on puisse trouver dans l'activité de lire est d'apprendre à devenir l'auteur. L'écrivain ne vous dit pas ce que vous devez penser, il vous dit seulement : voilà comment sont les choses, maintenant essayez de rentrer en vous-même et d'interpréter. C'est le lecteur qui donne un sens à l'histoire. C'est pourquoi les romans vous aident à comprendre tout ce que vous êtes disposés à comprendre. »

Outre la télépathie, les romans ont une autre fonction précieuse : ce sont des multiplicateurs d'expériences. Le vécu du lecteur s'enrichit. « Le roman est la seule forme d'art qui crée une existence parallèle, explique le globe-trotter anglais James Meek.

Les romans ne se contentent pas de nous présenter d'autres vies, ils nous font habiter d'autres consciences, partager leurs pensées et leurs émotions, ils nous les font vivre. » Ainsi la lecture est une expérience à part entière, qui vient s'ajouter à notre présent concret. Ce que le story-teller américain Nick Cohn résume à sa manière : « S'engager dans un roman, c'est comme faire un voyage avec l'auteur. Lorsque vous avez fait un voyage, que vous revenez d'un pays étranger, vous ne pouvez pas dire précisément ce que vous avez appris. Mais vous vous êtes enrichi, vous avez reçu une sorte de leçon directe et physique, vous avez complété votre apprentissage du monde. »

D'ailleurs, s'il y a un point sur lequel s'accordent la plupart des romanciers, c'est que leur art consiste d'abord à regarder le monde. Le problème du langage et du style leur apparaît secondaire. Pour trouver ses sujets, l'écrivain explore son environnement et l'observe dans un état de rêverie, d'attention flottante. Le Hollandais Adriaan van Dis se définit comme un « grand promeneur », un familier des rues de Paris. « Bien sûr, pour comprendre le problème des banlieues françaises ou la mondialisation, vous pouvez lire les journaux ou les études des chercheurs en sciences sociales. Mais en tant que romancier, il vaut mieux rester un peu stupide. Il faut être comme une éponge qui s'imprègne au contact des choses, un candide qui écoute. Moi, j'aime bien arpenter Paris, surtout dans le quartier Château d'Eau. J'aime discuter avec les

marginiaux et les immigrés, lire les tracts, les feuilles de chou scandaleuses. Quand les émeutes ont éclaté, je n'ai pas été surpris. Je connaissais très bien Clichy-sous-Bois. Contrairement à beaucoup de mes amis parisiens, j'avais souvent pris le RER pour visiter ces cités où s'entassaient les familles, où les ascenseurs ne marchent pas, où les lumières sont toutes en panne. » Robert McLiam Wilson, quant à lui, se targue d'avoir écrit une étude sur la pauvreté au Royaume-Uni, au début des années 1990, sans connaître objectivement le sujet, c'est-à-dire en ne retranscrivant que des choses vues et des impressions ressenties. « Si vous entendez dire que quelqu'un est dilettante, vulgaire, stupide, innocent et mal informé, vous pouvez être sûr qu'il s'agit de quelqu'un d'ouvert. Le romancier est ainsi, il porte sur le monde le regard d'un amateur. L'expert n'est attentif qu'à ce qui touche à sa spécialité, le romancier prend tout. Il a un regard vierge, sans préjugé. » De même que chaque lecteur, par sa participation active, fait l'effort d'imaginer les personnages et l'intrigue du roman et en devient ainsi l'auteur, les auteurs sont avant tout des lecteurs du monde : « Les romanciers sont des lecteurs, poursuit-il. Si vous lisez des livres, vous lisez aussi les pays, les gens que vous rencontrez. Vous avez une manière spéciale d'absorber les informations. Parfois, je suis dans un café, je remarque la forme des poignées de porte ou ce genre de petites choses et cela me suffit, je rentre chez moi pour écrire une histoire. » Une attention non sélective

est indispensable à l'écrivain, dont le métier consiste à mettre des mots sur des réalités discrètes, voire méprisées. « Je joue beaucoup aux jeux vidéo, au moins trois heures par jour, raconte la Française Chloé Delaume. Je suis vraiment une "gameuse". Je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas se promener dans le monde virtuel et en tirer de la littérature. Parce que la littérature serait trop noble pour s'abaisser à cela ? Moi, j'attends avec impatience le moment où il n'y aura plus de papier, l'ère du tout-numérique, où l'on écrira des fictions directement pour le Net. »

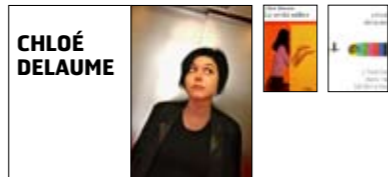
Erratique, subjective, imprévisible, non académique, la méthode d'investigation du romancier n'a rien à voir avec celle du journaliste ou de l'historien. Son problème n'est pas d'apporter des preuves, ni de vérifier ses affirmations. Même un auteur réaliste comme Colum McCann, qui a vécu plusieurs mois avec des sans-abri et utilisé une quantité considérable d'archives pour composer son grand roman polyphonique sur le métro new-yorkais, *Les Saisons de la nuit*, se défend d'être intéressé par les faits. « Les faits, c'est un truc mercenaire. Vous pouvez mettre les faits dans des petites boîtes et les ranger là où vous voulez. Les faits sont maniables, pratiques, faciles à manipuler. Moi, je ne m'intéresse pas aux faits mais aux textures. Elles ont d'avantage d'épaisseur, de profondeur. Quand j'écris sur l'histoire, j'essaie de saisir quelles sont les textures, c'est-à-dire de comprendre comment les informations, les faits, les sensations et les émotions ■■■



**YING CHEN**  
Née à Shanghai en 1961, installée au Canada depuis 1989, elle écrit des récits poétiques, sombres et mystérieux, dont *Le Mangeur*, *Quatre mille marches : un rêve chinois*, *Querelle d'un squelette avec son double*, *Le Champ de la mer* (Seuil).



**NICK COHN**  
Né en 1946, inventeur de la « rock critic », il publie en 1968 *Awophopalobop Alopbamboom* (Allia), histoire déjantée de l'aventure du rock'n'roll, de Bill Halley à Jimmy Hendrix. Également : *Triksta* (L'Olivier), *Je suis toujours le plus grand, dit Johnny Angelo* (Allia).



**CHLOÉ DELAUME**  
Née en 1973 à Paris, elle passe son enfance à Beyrouth. Elle publie des livres autobiographiques, *Les Mouflettes d'Atropos* (Folio Gallimard), *Le Cri du sablier* (Folio Gallimard), puis des textes plus expérimentaux, explorant les univers virtuels, comme *Corpus Simsi* (Verticales) ou *J'habite dans la télévision* (Verticales).



**RIKKI DUCORNET**  
Peintre, poétesse, romancière, elle réside aux États-Unis après avoir vécu en Afrique du Nord, en Amérique du Sud et en France. Parmi ses œuvres traduites en français : *Gazelle* (Joëlle Losfeld), *L'Éventail du Marquis de Sade* (Serpent à Plumes), *Phosphore au pays des rêves* (Serpent à plumes).



**TOBIAS HILL**  
Né à Londres en 1970, il vient de la presse Internet et rock. A publié plusieurs recueils de poèmes et reçu de nombreux prix littéraires. Son troisième roman, *Le Cryptographe*, fresque consacrée au pouvoir de l'argent, est paru chez Rivages.



**COLUM MCCANN**  
Né à Dublin en 1965, il vit à New York. Ses romans, réalistes, virtuoses, polyphoniques, ont été salués par la critique internationale, notamment *Danseur* (10/18), consacré à Nouréïev, *Les Saisons de la nuit* (10/18) et aussi *Le Chant du Coyote* (10/18).

■■■ sont liés les uns aux autres. C'est un travail plus large, qui prend beaucoup de temps. Les textures sont difficiles à manier. » Une quête longue et patiente, qu'Adriaan van Dis partage : « Le défi, c'est de peindre la complexité de la vie elle-même. Ce qui rend les gens intéressants, c'est qu'ils n'agissent jamais comme le prévoient les théories. Ils se mentent à eux-mêmes, ils se racontent des histoires et ils marchent à l'émotion. Voilà ce que montrent les romans, que ne disent pas les historiens. »

Où l'on voit que, par un biais imprévu, le roman touche au politique. Car si les bons romans ne donnent pas de consignes de vote et ne se laissent pas contaminer par les idéologies dominantes, les romanciers n'en ont pas moins une lourde responsabilité. Ils choisissent quelles histoires seront racontées. L'Haïtien Lyonel Trouillot, francophone, pose le problème avec lucidité : « Il y a un piège tendu aux romanciers issus de pays réputés difficiles comme le mien, c'est de se transformer en porte-parole, de ne voir que la fresque sociale, les luttes à mener et d'oublier la donnée de l'individualité. Quelles que soient les circonstances historiques, il faut que l'écrivain cherche en lui-même ce qu'il est important, souhaitable d'écrire, ce qui le fait trembler ou sourire. Cependant, le romancier fait toujours un travail d'idéologie, à sa façon. Par exemple, il y a chaque jour des citoyens haïtiens qui sont ramenés chez eux de force, après avoir débarqué illégalement en Guadeloupe. Ce sont souvent des drames terribles, des

histoires familiales pleines de souffrances. Mais personne n'a jamais écrit de roman là-dessus. Pourquoi ? » Wei-Wei, née en Chine, vivant aujourd'hui en Angleterre, a commencé à écrire – en français – en 1990, soit un an après la répression des manifestations de la place Tian Anmen, le 4 juin 1989. « Il y a une révolution culturelle en Chine, mais un milliard de Chinois. Qui pourrait dire que la vision d'un Chinois de ce cataclysme national est moins ou plus vraie que celle d'un autre ? L'écrivain admet que l'histoire est plurielle et s'intéresse à des histoires plutôt qu'à l'histoire, aux façons dont un trauma ou un environnement affecte ses personnages et l'affecte, lui-même. » L'art du roman, rapporté à l'histoire, se

Né en Afrique du Sud en 1935, acteur de la lutte contre l'apartheid, André Brink raconte les circonstances qui ont entouré l'écriture d'*Une saison blanche et sèche*. Fin 1977, il commence à écrire cette histoire d'un Blanc apolitique, qui multiplie les tentatives pour découvrir ce qui est advenu à son jardinier noir, mort dans un poste de police. À quelques rues de la maison où réside l'auteur, un jeune leader noir charismatique, Steve Bantu Biko, est arrêté. Battu par la police, il meurt après un transfert à Pretoria. Apprenant le décès, le ministre de la Justice, Jimmy Kruger, a cette phrase fameuse : « Ça me laisse froid. » Bouleversé par ces événements, André Brink met de côté son manuscrit. « Comment pourrais-je

## Les romans permettent de pénétrer à l'intérieur d'autres consciences, d'enrichir nos expériences vécues, d'apprendre à lire le monde. Ils éveillent également la conscience politique.

trouve donc dans une situation apolitique. D'un côté, il a vocation à éclairer les zones obscures, à restituer le jeu des sentiments, la diversité des trajectoires individuelles que néglige l'histoire officielle. De l'autre, les écrivains sont devant une tâche infinie, car toutes les tragédies ne pourront pas être dites. Le roman serait-il condamné à ne pas avoir les moyens de ses ambitions ?

raconter des histoires dans un monde où il y a tant de violences réelles ? » La solution à ce doute paralysant, il finit par la trouver à force d'en discuter avec son entourage : « Les gens n'écoutent pas les faits. Quel que soit le nombre de faits qui s'étalent dans les pages des journaux. Nous vivons une époque où les gens ont besoin d'histoires, pas de faits. Dans une histoire, on s'identifie à des individus, à

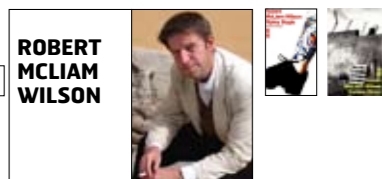


**L'ART DU ROMAN À LYON** Pour ses 20 ans, la Villa Gillet à Lyon s'est lancée dans une aventure ambitieuse : réunir 80 écrivains majeurs du monde entier, pour une semaine de réflexion sur l'art du roman. Devant une salle comble, les romanciers ont animé des conférences traitant des rapports entre roman et réalité, du miroir que tendent les fictions à la société ou encore de l'autofiction et de l'expression des traumatismes. Pour ceux qui n'ont pu assister à ces rencontres, Christian Bourgois s'apprete à publier la totalité des communications des auteurs. Une somme de réflexions originales, personnelles et inspirées, bien loin de l'arsenal de la théorie littéraire académique.

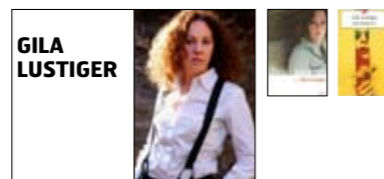
des événements. On vit avec eux. Les faits demeurent extérieurs, objectifs, lointains. Les histoires vivent, agissent et germent en nous. » André Brink a finalement repris son manuscrit, et la publication d'*Une saison blanche et sèche* a eu un retentissement international. Le roman a obtenu le Médicis étranger 1980 en France et a été adapté au cinéma avec Susan Sarandon. Un épisode qui confirme la puissance active des fictions : *Une saison blanche et sèche* aura marqué une étape dans la prise de conscience de la communauté internationale sur les crimes de l'apartheid. « Écrire un roman, conclut André Brink, c'est s'inscrire dans une tradition humaine, celle de raconter des histoires, qui est aussi ancienne que l'humanité. C'est se mettre consciemment au centre d'un

procédé qui a caractérisé l'humain et le distingue des autres formes de vie, notamment des animaux. C'est une activité cardinale pour mieux comprendre le monde. » À quoi bon des romans ? À cette interrogation posée au départ, il devient possible d'apporter quelques réponses. Les romans permettent de pénétrer à l'intérieur d'autres consciences, d'enrichir nos expériences vécues, d'apprendre à lire le monde. De plus, ils éveillent la conscience politique. Ils témoignent de l'arrière-plan humain des idéologies et des épopées collectives. En somme, l'activité de lire a quelque chose à voir avec la pensée. Penser n'est pas toujours distrayant et ne permet pas d'accroître sa quantité de connaissances. Pourtant, c'est indis-

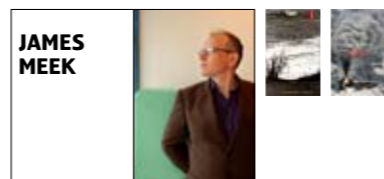
pensable si l'on veut approfondir son rapport à soi-même et au monde. « Pour moi, le roman est un lieu pour réfléchir, explique l'Américaine Rikki Ducornet. Il permet d'aller plus loin, de descendre plus profondément en soi-même que dans la vie de tous les jours. » Activité de pensée, la lecture aurait-elle un lien avec la philosophie ? En tirant sur sa cigarette, Lyonel Trouillot offre à cette dernière demande une réponse rusée : « La littérature est à la fois moins prétentieuse et plus efficace que la philosophie. Moins prétentieuse, car elle n'a aucune vocation à révéler des vérités ultimes, elle ne s'embarrasse pas d'un jargon pour spécialistes. Elle est plus efficace aussi, parce qu'elle introduit du doute et de la réflexion, tout en restant accessible à tout le monde. » ■



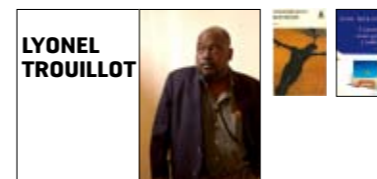
Né à Belfast en 1964. Auteur de deux livres-cultes, *Eureka Street*, décrivant des personnages attachants et drôles aux prises avec l'indépendantisme irlandais à Belfast, et *Ripley Bogle*, errance d'un sans-abri surdoué, il a aussi publié *La Douleur de Manfred* et une étude sur la pauvreté au Royaume-Uni, *Les Dépossédés* (10/18).



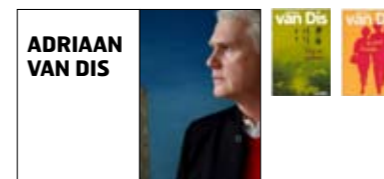
Née en 1963 en Allemagne, d'un père survivant d'Auschwitz, elle a étudié la littérature comparée à Jérusalem et vit aujourd'hui à Paris. Elle est aussi l'auteur de *Nous sommes* (Stock), *Quel bonheur !* (Livres de Poche) et de *L'Inventaire* (Grasset).



Né en 1962 à Londres, grand reporter à Guantanamo et en Irak, il a vécu en Russie entre 1991 et 1999. Il a publié trois romans et deux recueils de nouvelles, parmi lesquels *Un acte d'amour* (Métailié) et *Thé à l'eau de mer* (Autrement).



Né en 1956 à Port-au-Prince, il vit dans la capitale haïtienne, où il enseigne la littérature. Savoureuse, inventive, baroque, sa langue dépeint la petite et grande histoire de l'île. À lire notamment, *L'Amour avant que j'oublie* (Actes Sud), *Bicentenaire* (Actes Sud), *Les Enfants des héros* (Actes Sud).



Né en 1946. Journaliste, ancien animateur d'une émission littéraire sur la télévision hollandaise, c'est une figure de la scène littéraire aux Pays-Bas. Ses œuvres traduites en français : *Fichue famille* (Gallimard), *Vin de palme* (Gallimard), *Les dunes coloniales* (Actes Sud), *En Afrique* (Actes Sud).



Née à Guangxi en Chine en 1957, « rééduquée » à la campagne. Elle a appris le français, pour le parti qui avait besoin d'interprètes. Elle vit aujourd'hui à Londres. Ses ouvrages sont publiés aux éditions de l'Aube : *Fleurs de Chine*, *La Couleur du bonheur*, *Le Yangsté sacrifié*, *Une fille Zhuang*.

© DAVID IGNAZIEWSKI / ALEX & LAULA / GETTY IMAGES / DR